

Et c'est cette histoire dont celle des deux plumes qui a survécu à l'autre vient d'écrire le commencement.

Louis Veillot naquit à Boynes, dans le Gâtinais, en 1813. Ses parents étaient obscurs, mais honnêtes. Malheureusement, ils vivaient dans l'indifférence religieuse, et l'enfant n'eut pas une éducation chrétienne. Sa première communion faite, avec froideur, et jusqu'à l'époque de sa conversion, la religion fut le moindre de ses soucis quand il n'alla pas jusqu'à la railler. Sa conduite fut ce qu'était celle d'une bonne partie de la jeunesse d'alors, assez libre, sans être mauvaise. Car, si nous nous en rapportons à son biographe, il s'est chargé, dans *Rome et Lorette*, et s'est peint trop en noir.

Dès l'enfance, il montra un caractère indépendant et original, qui donna lieu parfois à des scènes pittoresques. Il voulut, un jour, se jeter dans un puits pour ne pas être fouetté par sa mère. Néanmoins l'âge eut raison, chez lui, du caprice et de l'entêtement, et, doué de talents faciles, il apprit très vite, sans être passionné pour l'étude, tout ce que les maîtres d'alors étaient capables de lui enseigner.

Après avoir passé par les écoles de Boynes et de Bercy, le jeune Veillot fut admis comme clerc d'avoué, à Paris, chez maître Fortuné Delavigne, frère de l'auteur des *Messéniennes*. Il resta là trois années, fréquentant une société de jeunes gens, dont les libres propos, dit-il, faisaient l'éducation de son cœur, pendant que la rue faisait celle de son intelligence. Comme la plupart étaient intelligents et instruits, il prit, au milieu d'eux, le goût des lettres beaucoup plus que celui de la procédure.

Au sortir de l'étude de M. Delavigne, Louis Veillot entra dans le journalisme. On le voit successivement rédacteur de l'*Écho de la Seine-Inférieure*, à Rouen, du *Mémorial de la Dordogne*, à Périgueux, où il passe quatre ans, de la *Charte de 1830*, de la *Paix*, et du *Moniteur du soir*, à Paris. Entre temps, il se fait de nouveaux amis, fit passionnément tout ce qui lui tombe sous la main, écrit quantité de vers, de fantaisies et de nouvelles. Son talent littéraire

s'affirme déjà vigoureusement. Il provoque, dans la presse, de vives polémiques et malmène rudement ses adversaires. Il s'attire même trois duels.

La vie de province, en Périgord, lui fut agréable et instructive. Comme la rédaction du *Mémorial* lui laissait beaucoup de loisir, il pouvait, à son aise, étudier, lire, courir, flâner, rencontrer, au cabaret, d'aimables compagnons. En même temps, il vit le monde sous un nouveau jour. Admis, grâce à son esprit et à son talent, dans les rangs de la société polie, il apprit à connaître cette bourgeoisie voltairienne, indifférente et dégagée de scrupules, qu'il s'accuse pour lors de n'aimer que trop, mais qu'il poursuivra plus tard de ses sarcasmes impitoyables.

Il avait vingt-quatre ans, son avenir lui paraissait assuré, et le monde lui souriait. Il était inquiet néanmoins, à de certaines heures, et éprouvait un sentiment de vague tristesse. Naturellement chrétien, il sentait que quelque chose lui manquait, sans trop se rendre compte de ce que c'était, ni peut-être oser se l'avouer. Sur ces entrefaites, un ami lui proposa de l'accompagner dans un voyage en Italie et en Orient. Il accepta avec enthousiasme. "Je croyais aller à Constantinople, dit-il, j'allais plus loin : j'allais à Rome, j'allais au baptême !..."

Ce que fut sa conversion, et la transformation qui s'opéra dans son âme, les ravissantes pages de *Rome et Lorette* nous l'ont appris. Il revint à Paris au bout de cinq mois, après avoir parcouru l'Italie et passé par la Suisse, d'où il rapporta nombre d'impressions religieuses, artistiques, et autres, qui ont fait la matière d'un de ses plus beaux ouvrages. Il résolut dès lors de consacrer sa vie à la défense de l'Église. Et comme le journalisme était l'arène principale où elle avait à lutter, bien que ses goûts l'eussent attiré ailleurs, il y rentra résolument, avec un esprit et un cœur nouveaux. Il commença de collaborer à l'*Univers*, que dirigeait M. Bailly, et en devint, au bout de cinq ans, le rédacteur en chef. A partir de ce moment, sa vie se confond avec l'histoire de ce journal et celle de l'action catholique en France.

M. Eugène Veillot fait remonter l'origine du parti catholique à l'époque où Napoléon, après avoir dompté la Révolution, voulut asservir la France et l'Église, l'une, en s'emparant de l'éducation, l'autre, en ajoutant au Concordat les fameux Articles organiques et en persécutant le Souverain Pontife. Mgr de Bozlogne fut dès lors l'âme d'un mouvement de courageuse résistance qui s'organisa parmi les catholiques. De ce premier germe naquit, sous la Restauration, fidèle aux traditions impérialistes, la puissante école de Joseph de Maistre et de de Bonald, que devait illustrer, si fort l'abbé de Lamennais. On sait l'éphémère et lamentable destinée de l'*Avenir* et de son chef. Le parti catholique fut, quelque temps, à se relever de cette épreuve. Sous Louis-Philippe, on le réorganisa, en apportant cette fois plus de prudence, et en reprenant néanmoins ce qu'il y avait de bon dans les idées lamennaisiennes. L'*Univers* fut fondé. Des mains de l'abbé Migne, il passa à celles de M. Bailly, qui le céda finalement à Louis Veillot. En même temps, Montalembert engageait l'action. Il s'agissait surtout de conquérir la liberté de l'enseignement. Les catholiques avaient pour eux la Charte et le droit commun ; les libéraux, le droit du plus fort et une possession déjà longue, quoiqu'elle n'eût rien d'une prescription légitime.

C'est ici que commencent les glorieux combats de plume de Louis Veillot, faisant pendant aux *philippiques* de Montalembert à la tribune. Quelques évêques, encore que l'épiscopat entrât avec circonspection dans le mouvement, les appuyaient avec chaleur. D'autre part, l'Université défendait son monopole *unguibus et rostro*. Les articles succédaient aux brochures, les pamphlets aux discours. Le Gouvernement, tout en affectant de ne pas violer formellement la Constitution, proposait des projets de loi dans lesquels il reprenait sournoisement, et même ouvertement, d'un côté, ce qu'il déclarait concéder de l'autre. Dans la presse catholique, l'*Univers* était à peu près le seul journal qui soutint vigoureusement et sans ambages la cause de l'éducation. Ni l'*Ami de la religion*, ni le *Journal des villes et des campagnes*, ni le